

III . EMPIRE:

La multiplicité fragmentée

L'homme est un loup pour l'homme, violence. L'homme est un dieu pour l'homme, sacré. Comment le changement peut-il être décrit entre l'état que pose Hobbes et celui que dit Spinoza? L'histoire de Rome, la fondation de Rome répondent à la question. Elles anticipent les deux principes. Romulus est loup et dieu.

Romulus tenait assemblée au marais de la Chèvre, quand, tout à coup, tonnerre, éclairs, éclata un violent orage. Des troubles prodigieux, dit-on; une nuit noire descendit au milieu du jour, sillonnée de foudre et de vents impétueux. Le roi disparut aux regards, sous un épais nuage. Quand revint la lumière, tranquille et sereine, le trône royal était vide, Romulus n'était plus là. Stupéfaction muette de tous. Alors des cris s'élèvent, de la bouche de quelques-uns, tous enfin à l'envi acclament le roi devenu dieu, fils de dieu et père de Rome. C'est un récit d'apothéose. L'apothéose ici est le passage de la violence, orage, au sacré : Romulus est dieu. Or, Romulus était loup, fils de louve, il était violent, fils d'un viol.

A l'écoute, cela s'entend ainsi : le bruit que le latin nomme *fragor*, fracas tonitruant d'abord; ensuite le silence; enfin une prière universelle de paix.

On dit aussi tout bas, et comme en grand mystère, que le jumeau a été mis en pièces par les Pères, de leurs propres mains. Chacun d'eux, ajoute-t-on, en a pris une partie dans les plis de sa robe et l'a emportée. Partage du pouvoir, partage du cadavre. L'homme est devenu dieu d'être dépecé par les loups. L'homme est dieu pour les hommes, c'est-à-dire pour les loups. Il est dieu-loup parmi les loups, il a sucé le lait de la louve. Il avait tué son jumeau.

Tite-Live, I, 16; Plutarque, *Romulus*, 27-29.

Au moment de l'orage et sous ses clameurs, la foule s'enfuit, elle se dispersa, mais les Pères, au contraire, se rapprochèrent les uns des autres, en groupe serré. Serré sans doute autour du roi.

Au point central du trône, à l'instant de la circonstance, l'homme-dieu-loup est dit absent, présent, invisible, visible, entier, divisé en parties, caché, exalté. Le changement se fait au point milieu de cette configuration, par ces opérations.

L'événement donna lieu, par la suite, à un rite. La fête commémorative se nomma *Poplifugia*, c'est-à-dire la fuite du peuple. L'orage éclate, le tonnerre bruit, la foudre frappe avec fracas, le cadavre part en fragments, la foule se débande. La nature éclate, l'organisme se défait en membres épars, et le collectif s'éparpille.

Morceaux distribués de toutes les espèces au marais de la Chèvre, ou, on l'a dit aussi, au sanctuaire de Vulcain, celui qui bat le fer au feu. C'est la festivité des multiplicités. Le multiple pur court l'espace; la noise, force, énergie, éléments, éclats, fluctue dans le volume du nuage et du marécage.

Non, ce n'est pas la dispersion à l'état pur du bruit, de la fureur, de la

fragmentation. Dans le volume ainsi considéré, une figure, floue, se dessine. Elle est centrée. Le trône est au milieu. Le corps du roi est là, intègre et visible, puis en parties, cachées.

L'orage éclate. Sans doute éclate-t-il en un point de départ. Qu'il parte en éclats, d'ici ou de là, veut dire qu'une même opération a lieu, en un point défini de l'espace et du temps, je veux dire, la mise en pièces. Notre langue est, sur ce point, toute précise : avant le départ, il n'est pas de parties, le départ est, à la lettre, l'éclatement ou la dispersion des parties. La fuite des parties est une horloge, un compte-temps. Notre vieillesse est d'avoir laissé quelques membres aux quatre coins des continents, depuis le départ de l'orage. On comprend, dès lors, que le point origine soit vide, comme le trône ou le lieu de l'éclatement. Il se nomme, tout simplement, le point de départ. La même figure, un peu floue, se reconduit, au ciel et sur la terre. On reconstitue aisément le point vide d'où éclate une supernova. L'orage au marais de la Chèvre serait-il le big-bang de Rome? Sa fondation, je ne sais pas, mais peut-être le point de départ d'où compter le temps de l'histoire.

Le trône, au milieu, est vide et le roi est absent. Au voisinage de ce point une couronne dense ou un anneau compact se forme. On dira que ce sont les Pères, on dira qu'il s'agit du Sénat. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre vide à travers l'anneau dense, ladite compacité s'affaiblit et la distribution, la dispersion, la fuite augmentent. Dans ces zones, la foule fuit. Autour du point d'absence, une couronne de système, autour du tore dense, un nuage de distribution. Nous avons déjà rencontré cette forme, au début du monde.

Cette forme n'a pas de concept, encore, elle n'a pas de définition. Elle en est dépourvue parce qu'elle est à bords flous, elle est un sous-ensemble flou. Dans la périphérie, la foule fuit, elle part compter le temps, et cette forme est une horloge aussi. Elle n'est pas seulement une forme, dans l'espace et le temps, elle est un processus de transformation. Au point milieu, selon la date, le corps est absent ou présent, visible ou invisible, intègre ou en parties; la couronne locale peut être plus ou moins compacte ou large ; et la distribution fuyante se disperse ou s'appelle, comme on va l'ouïr.

Bruits, silence, appels, de nouveau.

Cette forme un peu informe bouge, elle bat, elle vit, elle évolue et se transforme. On y a vu se transformer un loup en dieu, et des assassins vils en sénateurs d'empire. Elle est comme un transformateur social. Et elle bat son propre temps par densité, par éparpillement.

Le point de départ pouvant être vide – qu'est-ce qu'un point, sinon ce vide même ? – nul ne sait plus parfois, souvent, pourquoi tel rite a lieu. L'origine, dit-on, se perd. Aux fêtes archaïques de *Poplifugia*, les Romains sortent pour aller sacrifier au marais de la Chèvre. Dehors, ils se mettent à crier des noms propres du pays : Marcus, oh ! Marcus! Lucius! oh! Gaius... A moi, Paul, Jacques, Jean, François, Michel, André, Pascal! Les Romains s'interpellent, ils s'appellent les uns les autres.

On ne sut jamais, bien plus tard, comment s'y prit la plèbe pour faire sécession sur le mont Sacré. Comme il est usuel, les historiens se querellent. Tel dit : cela se fit à l'initiative d'un seul, dont le nom, ici, n'importe que peu. Mais l'autre a écrit : chacun héla chacun, ils s'appelèrent tous l'un l'autre. Hé! Jacques, Jean, François, hé, Pascal! Comment constituer un collectif? Criez des noms ici audibles. Ils forment une chaîne, des chaînes

d'appel. Au hasard et en ordre. Qui l'entend, au hasard, se met à crier des noms, lui aussi.

Les femmes, les servantes, dans cette occasion, se donnent des coups et se lancent des pierres. Les pierres les séparent et les noms les rassemblent. Revoyons le schéma mouvant. La multitude fuit. Plus elle fuit, plus des pierres, peut-on dire, volent entre chacun, ou des coups de tonnerre, ou des éclats de foudre. La foule est comme lapidée, ses membres se dispersent. Or ce mouvement-là, complexe et bruyant, produit des chances de rencontre. Les éléments, désordonnés, s'entrechoquent. Or la rencontre se produit quand on s'appelle, des noms volent entre les voix, des noms propres connus, les noms du pays même. La dispersion produit les concours, la fuite produit les rencontres. Les pierres séparent, les noms propres rassemblent. La séparation en tous sens produit des ensembles. Comme si les pierres se faisaient signaux, se faisaient appels, se faisaient noms propres. Hé ! Pétrus! Je t'appelle, Pétrus, sur toi, autour de toi, je fonderai le groupe. La pierre de Pierre est la pierre d'Etienne. Les pierres des servantes romaines sont celles sous lesquelles gît Tarpeia. Et elles sont des noms, soudain. Hé ! Tarpeia! Tarpeia, c'est-à-dire la transformatrice, la tropique. Attention : la fuite du peuple, produisant des chocs, des rencontres, peut être l'origine du peuple. Strictement parlant : le départ du peuple. Cette logique de transformation, évidente, ne peut être comprise, ne peut être perçue, que si on considère le multiple comme tel. Le processus n'a lieu que dans le mouvement bruyant, chaotique, fuyant, de la multitude. Je crois que nous touchons ici à une forme élémentaire du collectif, à la dynamique profonde, simple, de sa formation. Il fuit et se rencontre.

Musique. La foule en fuite fait du bruit, fragor. Elle fuit en fragments épars. Ces morceaux fracturés, ces pierres, font du bruit, font un appel, *fragor*, font une acclamation. Nous n'en sommes pas là, encore. Mais il nous faut prendre l'usage d'écouter, aussi. La tourbe se rue, elle bruit. Elle s'assemble, elle acclame.

J'ai nommé joker, ou domino blanc, une sorte d'élément neutre ou plutôt multivalent, indéterminé de soi-même, et qui pouvait prendre telle ou telle valeur, identité, ou détermination, selon le système des voisinages où il se trouvait inséré. Je peux dire du joker qu'il est roi, qu'il est valet, qu'il est dame ou n'importe quel chiffre. Les tout premiers des algébristes italiens avaient nommé ceci la *cosa*, la chose, et nous l'avons, à notre tour, nommée l'inconnue = x . Le joker ni la chose ne sont inconnus, ils sont seulement indéterminés. Comme on le dit du caméléon, ils se déterminent par le milieu. Ou par une décision qui leur est extérieure. Ou par l'ensemble où ils sont mis en jeu.

Ce joker se retrouve en tous lieux, des mathématiques aux sciences humaines, de la théorie de l'argent comme équivalent général à toutes les pratiques, simples ou compliquées, de déchiffrement.

Il existe donc des éléments blancs.

Sans eux nous ne pourrions ni penser le multiple, ni en construire de modèles. C'est que les incompatibilités croissent très vite avec les termes mis en jeu, leur nombre et leurs combinaisons. Le bruit, les frottements, les interceptions, les blocages envahissent l'ensemble, qu'il soit multiple pur, chaos, qu'il soit système bien formé, prêt à fonctionner. Pour éliminer la difficulté, Leibniz, avec rigueur, éliminait aussi les relations; les monades, sans trou ni porte, sont aveugles, muettes, sourdes, sauf à Dieu,

échangeur suprême et seul centre. Réinjectez des liaisons dans le multiple, le bruit, la noise, irrépressiblement, reviennent: les parasites. On n'a trouvé de solution à ce problème que celle de Leibniz, sauf le mensonge partout dit qu'une solution proposée, nouvelle, serait tout autre. C'est toujours le centre qui propage ce mensonge, et qui fait assez de bruit pour monopoliser le bruit et imposer silence aux bruits, qui se conduit assez en parasite pour faire mourir les petits parasites, qui ne tolère de rapports entre les éléments que ceux-là mêmes qu'il impose. Ce qu'on appelle assez pudiquement le monopole de violence légitime. Je ne connais qu'une solution toute différente de celle-là : l'injection dans le multiple, ensemble ou système, de ces jokers, de ces éléments blancs. Ils sont localement des répresseurs d'incompatibilité, ils la prennent en eux comme détermination propre, ils l'amènent donc à zéro. Les indéterminés jouent le rôle de lubrifiant. Les frottements roulent sur les éléments blancs. Du coup ils donnent au multiple comme une allure floue. Fluide. Cette solution est nouvelle, sans mensonge.

Ou il existe un Dieu, au milieu, ou des archanges passent, blancs, dans le nuage. Mille applications pratiques et concrètes de cette image d'anges passent à l'esprit.

A la fête où le peuple fuit, tel crie : Marcus, eh ! Gaius !... Sans doute plusieurs hommes de ce nom, de ces noms, vont se mettre à crier deux ou trois autres prénoms, comme à la cantonade, et alors plusieurs hommes de ces noms vont... la chaîne s'établit, le réseau, régulier, soutenu, pourtant aléatoire, s'étend et se condense. Un certain collectif apparaît. Non, il réapparaît, car il faut bien qu'il soit déjà là pour que Gaius, Marcus soient ici même en plusieurs personnes.

Il n'importe. Tel, donc, sort de chez lui et crie un nom assez commun. Il est l'émetteur de sa voix et il n'en connaît pas les récepteurs. Il les connaît, il ne les connaît pas. Il les connaît, sans doute, il est romain, il est latin, il sait bien qui porte des noms romains. La liaison est un peu bien déterminée, assurément, elle exclut les étrangers, herniques ou étrusques, grecs ou sicules. Mais elle est indéterminée en ce que l'émetteur ne sait pas qui l'entend et combien, de ce nom, l'entendent. La relation n'est pas encore blanche, elle l'est, néanmoins, un peu. On peut imaginer comment la blanchir. Il sort, il crie : hé ! ho ! Si même dans une langue il crie : à moi ! au secours ! help ! tel de telle autre langue l'entendra. Et le secourra ou ne le secourra pas.

J'appelle ce lien un bras blanc. Un bras libre. Il a une origine, il a un terme indéterminé. Il a un émetteur, il a des récepteurs indéterminés. Peu d'ensembles sont viables sans éléments blancs, peu de réseaux sont fiables sans bras blancs.

Je crois que la théorie des bras blancs fut inventée le jour de Pentecôte. Voici un émetteur et cinquante auditeurs, et chacun en son nom, et chacun en sa langue. Il nous faut concevoir un lien multivalent. Je ne connais pas de réseau fiable qui en soit dépourvu.

Nous pensons peu le multiple tel quel. La tradition philosophique nous le donne pour aussitôt nous le reprendre, il a pour destin d'être subsumé. A peine apparaît-il qu'il est capté par le concept, qu'il est, comme Protagoras, refoulé sous la terre, comme la vestale violée, enterré vivant. Le multiple est du côté de l'empirique non pensé, matière informe de la forme, il ne reçoit jamais ses lettres de noblesse pour entrer dans le monde formel.

Tout se passe comme si la philosophie restait fixée à l'ère royale du concept ou de l'idée. Assez archaïque pour ne pouvoir penser ensemble un ensemble et l'abstrait.

Bien pire est la situation si l'ensemble est à bords flous et s'il est en pleine gésine. La foule, ici, se disperse et fuit, jusqu'où, nul ne le sait, combien de temps, nul ne l'a dit, dans quelle proportion, nous ne le savons pas. Et si l'observateur est dans la foule même, il le sait moins encore. Les sénateurs, en la circonstance et en un lieu donné de cet ensemble fluctuant, se rapprochent les uns des autres, en un groupe serré. Plutarque, en ce lieu du récit, utilise un verbe intéressant, d'où nous pourrions tirer un mot pour dire la chose. Platon même utilise ce mot à la page du *Politique* où il est question de tourner la filasse au fuseau et de former un brin solide à partir des fils floches ou floconneux. Par un mouvement tournant ou tourbillonnaire, quelque chose est rassemblé, condensé, resserré. Le mouvement un peu désordonné, mais de torsion pourtant, forme un ensemble épais environné d'une sorte de nuage. On peut flotter entre l'usage de ce mot, la systrophe, et la reprise du mot usuel, circonstance, auquel on donnerait, de plus, cette acception nouvelle, un peu inusitée. La systrophe est sous le signe de Tarpeia, la vestale tropique. Un anneau de guerriers se serre autour de la vestale.

La systrophe est tout d'abord l'agrégat au sens de Leibniz, un aggloméré, une masse un peu compacte, essaim d'abeilles, vol d'oiseaux, troupe de soldats. Mais la systrophe est plus que l'agrégat, plus qu'un sous-ensemble quelconque. Elle manifeste un travail, une dépense d'énergie, et le résultat de l'action. Les abeilles volent et elles entourent la reine, les migrants sont dans une sorte d'ordre roulant, ils flottent comme un étendard dans le vent. Cet ensemble est en ordre mais en ordre fluctuant par un travail et par une dispersion, de nombre et de situation. La systrophe est une sédition, par exemple, une foule en rébellion, un groupe en révolution. Elle est aussi un ouragan, une averse de pluie, et une trombe d'eau. Nous y sommes. Ce qui se passe au marais de la Chèvre, ouragan, fuite ou sédition, dépôt, vers le milieu du tourbillon, d'un nœud ou d'une densité, ce qui se passe là est bien le travail du multiple tel quel, quand il demeure à l'état de multiple. Ce qui se passe est une circonstance, mouvement un peu arrondi des Pères autour du trône, contingence des mouvements fugaces tout autour, instabilité, mais stabilité relative du tout.

Cet ensemble mouvant mérite un vieux mot, car il est partout repérable et visible, dans le monde naturel et humain, il mérite un mot nouveau, cependant, car je ne sache pas qu'on l'ait jamais pris pour objet ni pour phénomène.

Réexaminons cette forme et ce mouvement. Ils ont un pseudo-centre, vide ou plein, une zone dense qui se forme et qui se défait, un nuage de fuite et de rencontre enfin. Chaque lieu est un échangeur, un convertisseur, comme un transformateur. Quelqu'un est assis sur le trône, il n'y a plus personne, celui-ci est entier, il est en morceaux menus, il est roi, il est dieu, il est absent, il change. Il fait noir, il fait nuit, la lumière est là, tranquille et sereine. Orage, beau temps. Comment prévoir le coup de foudre? La couronne, dense, s'avance : les Pères tous penchés, en mêlée, dépècent Romulus, on dirait qu'ils font la tortue, dos à dos, ensemble, toutes les têtes dans le puits noir, sur la chose ignoble qui bientôt n'aura de nom dans aucune langue ; la couronne se défait, chacun cache et emporte, dans

le noir du sinus, un morceau terrifiant de roi, la couronne se refait, quelques-uns ont lancé un cri, une prière, après le silence blanc d'accablement muet. Oh ! Romulus ! Bientôt, tous vont le suivre, *fragor*, acclamation. La foule fuit autour, se rencontre, s'entrechoque, part de peur et revient de ravissement. La foule est floue, elle est tourbe, elle est turbulence, elle va et vient, désordre et ordre.

Je crois cette forme, cette circonstance, à la fois rare et stable. Je crois ce travail toujours récurrent. La foule n'est pas la multiplicité brownienne des atomes dans le chaos, la distribution nuageuse telle quelle. Ce que je nomme circonstance, mouvement, travail, dessin, résultat, échanges et transformations, adopte cette formation, autour d'une autre circonstance, ou à son occasion.

On peut en voir partout des reprises, des copies, même le dimanche, dans les églises ou les stades.

Nul n'a jamais vu nulle part de royauté pure, ensemble réuni autour d'un singleton. Nul n'a pu observer d'aristocratie pure, ni d'empire pour tous, l'idéale démocratie. Je n'écris que des banalités.

La forme de systrophe ou de circonstance est stable, elle est le champ politique et social de base, traversé de mouvements divers, d'un travail complexe et noiseux de transformations. Elle est, toujours, peu ou prou, centrée, milieu vide ou place absente, présence pleine et trône entier, elle est, peu ou prou, munie d'une zone plus dense, où des parts de pouvoir sont présentes et cachées, couronne mince ou large où les acclamations sont unanimes, où les liens sont puissants, elle est toujours bordée par un nuage chaotique, de rencontres et de fuites, où s'échangent sans cesse les pierres et les voix, où les relations flottent. On donne mille noms au centre, qu'il soit vacant ou occupé, autant de noms au tore plus ou moins épais, encore autant à la périphérie noiseuse, mais ils sont toujours présents, dans l'espace et le temps. Les barons sont toujours là, quelle que soit la liberté, quelle que soit la contrainte, le centralisme est toujours là, quel que soit le discours, quelle que soit la représentation. Ce qui varie, c'est l'éclairage. Ce qui varie, précisément, c'est le discours. Ou la variété de mensonge. Ce qui varie, en fait, c'est la complexité, c'est la distribution, ce sont les déplacements au sein de cette forme floue et mouvante. Des énergies s'échangent, des parts, des fragments, des pierres, des appels, dans ce champ de forces sans bord, il s'y produit parfois des condensations. Cette forme est le géométral social ou politique, et le géométral est maintenant mouvant.

Cherchons à comprendre pierres et parts, et les zones de densité.

L'orage éclate, la nature, au milieu du fracas, part en fragments, la nuit se fait. Le corps de Romulus éclate, les Pères dépècent la royauté, ils en dissimulent les membres dans le noir du pli de leur toge. Le monde et le roi se rompent, cette action ou ce travail restent cachés. Le peuple éclate, la foule fuit ; Plutarque raconte pour justifier le rite une histoire de signal à demi caché dans la nuit, lancé vers Rome par une esclave, Philotis, qui a remis son corps et celui de ses compagnes à l'ennemi. Je veux dire qu'en tout cas le passage au multiple est une opération noire. Il est de ces travaux qu'on exécute en mettant les mains dans la boîte noire. Nuit, nuage sombre, pli de la toge, torche.

Le collectif est une boîte noire. Mais ce qui est, si j'ose dire, le plus noir dans la boîte noire, est l'ensemble des passages du multiple à l'un et de

l'un au multiple.

L'histoire nous raconte une chose en trois choses, une personne en trois personnes, ou une instance en trois instances. C'est une histoire naturelle, une affaire de corps, un mouvement de foule. Quelque chose, donc, qui participe à la nature et qui est du vivant, et qui se distribue comme un collectif dans l'espace, quelque chose dont ces trois réalités ne sont que des images, vient à se diviser, sans qu'on sache clairement quelle est cette chose et comment elle se divise. Sans qu'on sache non plus qui pourrait le savoir.

Ce savoir est à occultations et à éclats comme le flambeau derrière le figuier de la servante Philotis, appelant Rome à partir du camp ennemi. Jarre noire, jarre blanche. Orage, et retour de la lumière, tranquille et sereine. Les Pères vont-ils ouvrir les plis de leur propre toge pour s'expliquer ce qu'ils ont fait ? Ce savoir est blanc, évident, il se livre en petits contes simples, il est noir et dissimulé, il est au secret pour les doctes. Plus on pense, ici, moins on sait. Je veux dire : moins on pense à la manière habituelle.

Je cherche à nommer au moins la chose à partager, ce sur quoi la nuit tombe quand on le répartit, ce devant quoi la foule fuit quand il éclate, ce que les Pères ont caché de l'avoir découpé.

Il suffit de n'avoir pas peur. Les Romains ont eu peur de l'orage. Les Pères ont eu peur et du roi et des morceaux coupés qu'ils transportaient, honteux. Pris la main dans le pli, chacun risquait l'écartèlement, à son tour. Ou la hache. Il suffit de n'avoir pas peur, pour parler clairement. Or, on n'a jamais peur de ce qu'on n'a jamais désiré. De ce qu'on n'a pas fait. De ce qu'on n'a jamais préparé. De ce à quoi on n'a jamais obéi. De ce qu'on n'a jamais cru rare. Ni de ce qu'on n'a jamais pris, ni jamais partagé. Ainsi le philosophe politique doit au moins n'avoir nulle crainte de l'orage, de la foule, ni du meurtre.

Ni de l'empire. La chose assez abstraite pour se projeter sur trois instances n'est rien que *l'imperium*, l'empire. C'est ainsi qu'il se nomme. On se querelle encore sur l'origine du terme *imperium*. Les racines classiques, préparer, obéir, sont d'une insigne faiblesse : ce qui s'acquiert ou ce à quoi on cède. La conjecture de l'impair est la lecture difficile, intéressante et combattue. L'origine de l'empire est, à mon sens, la mort du roi Romulus même. Je hasarde timidement l'hypothèse. Tout le récit la fait voir et y mène. L'empire, c'est la part, *l'imperium*, c'est la *pars*, oui, la mise en parties, redoutable et cachée. La part, l'opération d'éclatement, de découpage en fragments épars, et son impossibilité, son interdiction, sa mise au secret, sa nature impensable en même temps qu'impraticable. L'empire nie être en morceaux ou il recouvre ses morceaux. L'empire est éclaté, il n'est pas éclaté. L'empire dit en un seul mot toute l'apothéose du roi démembré dans la nuit noire de l'orage, toute la fuite de la foule et son rappel. L'empire dit, en théorie, par ses parties et par leur négation, que l'addition des parts, leur présence ou leur comprésence ne suffit pas pour faire un empire. L'empire donc ne se divise pas, et, s'il se répartit, nul ne sait plus où sont ni que sont ses parties. L'empire en un mot dit le multiple inintégrable. On ne refait pas Romulus de ses membres écartelés.

L'empire, intègre dans le corps du roi, l'empire se défait par Romulus lynché. Chacun prend une part du roi. Pour quoi faire ?

Cette part de pouvoir se cache. Le pouvoir, l'empire, est toujours une

part niée, comme une part maudite. Demandez-lui s'il l'a, il répondra, couvert de honte, de sueur, d'épouvante, qu'il ne l'a point. Il la cache, en son sein, terrifié de ce qu'il a fait, terrifié qu'on sache qu'il l'a fait. On le sait, on ne le sait pas.

Qui a donc tué Romulus ? Tel ou tel ? Que non pas. Les Pères l'ont tué, personne en particulier, tous en collectif. Qui a tué le roi ? La zone, la couronne dense ? Qui détient le pouvoir ? Les barons. Nul en particulier et tous en collectif.

Qu'est-ce donc que le « nous » ? Qui est ce nous-là, cet ensemble ? Nul en particulier et tous en collectif. Mais qu'est-ce que ce nous ?

On sait, on ne sait pas. Aucun en particulier, nulle part, *imperium*. Oui, l'empire n'est nulle part. Et il nie la localité : ainsi monte-t-il vers l'universel.

Cette part du nous, l'ai-je, ne l'ai-je pas ?

Tous les Pères, ensemble, ont dépecé le roi.

Chacun saisit un membre et le dissimule dans son giron. Qui le cèle est ainsi marqué, il est marqué du sceau du roi, il tient le sceptre. Voyez-le, il est découvert, maintenant, il cachait dans sa main la main coupée du roi, un bout de doigt tendu. Alors, il est reconnu. Il est reconnu roi, il est reconnu coupable. Tous les Pères, ensemble, sont marqués du sceau. Marqués, ils sont tous condamnables, tous risquent donc d'être à leur tour traités comme ils ont traité Romulus. Et comme ils traiteront César, l'homme, justement, qu'on déchire, César au diasparagmos. CESAR EMPEREUR, ces deux mots forment une belle boîte noire au sens désormais clair : une division indivise, un éparpillement nié, ou le diasparagmos caché. Qui, parmi les Pères, est saisi porteur de cette part niée, de cet empire, qui est convaincu de l'être, est dans l'état de Romulus. Loup d'avoir tué, roi de porter la part, dieu d'être mis à mort à son tour. Ils sont, ensemble, ces parts cachées de Romulus. Chacun porte l'empire impartitif, ils sont tous cet empire. César, fils de César le déchiré, fils d'une femme déchirée, d'une mère éventrée. Chacun est pour sa part ce Romulus impartitif, meurtrier de Remus, loup jumeau de loup fils de louve, roi de Rome, dieu dépecé pour l'apothéose, fils du dieu Mars de la violence et de la vestale violée. Chacun est ici loup, jumeau des pères loups, au Sénat de la ville, dépecé en tel nombre d'anciens et de conscrits.

Chacun, chaque César, cache sa part d'empire, chacun nie la détenir. Mais tous soupçonnent tous et surveillent le pli de la robe de l'autre. Le noir de son âme, dit-on, ou son inconscience. Je sais ce que contient le pli noir de ton inconscience. Ils se haïssent d'avoir déchiré la tunique sans couture. Chacun hait la robe de l'autre et le pli du tissu, noir. La couronne formée par les Pères, la zone autour du trône, se resserre de cette haine, et se desserre aussi de cette surveillance. Ils échangent des noms, ils échangent des pierres, ils se ressemblent tous sans unanimité. La guerre de tous contre tous va peut-être avoir lieu, et elle les assemble. Rien ne colle aussi bien que la glu du ressentiment. La haine les sépare, elle les réunit. La guerre les écarte et elle les rapproche. Tout le mal du monde, dit-on, est né du soupçon : la guerre naît ici du soupçon d'empire, mais ce n'est qu'un secret de Polichinelle. Mais quel contrat, déjà, que leur guerre, leur haine et leur suspicion, quel pacte que leur chamaille, quelle colle que leur colloque et leur ressentiment.

Chacun sait, par soi-même, ce que tout autre cache. Chacun sait, grâce aux autres, ce qu'il se cache à lui-même.

Chacun a volé sa part et la dissimule, il est ainsi marqué. Tous ne seront pas découverts à la fois. Les voilà qui cherchent, comme des chiens. Ils reniflent, comme des loups.

Tous soupçonnent tous. Qui va découvrir qui, maintenant. Et tout recommence. Tous, à nouveau, en découvrent un et le reconnaissent. Ils le reconnaissent coupable : Romulus a tué Remus, et ce nouveau a tué Romulus... Ils le reconnaissent porteur de l'empire. Sa part cachée dans le pli de la robe était impartitive, c'est ce qu'il fallait montrer.

Le pouvoir ne se divise pas, et, quand il se partage, il se cache.

L'important est d'ouvrir la boîte noire de la toge. Qu'y a-t-il, vraiment, dans le pli ? Cela même qui s'y enveloppe et qui n'a de nom dans aucune langue est assez répugnant pour que le pli soit demeuré fermé. N'ayons pas peur, ouvrons la boîte. Qu'y a-t-il dans la boîte ? Un quasi-objet.

Je n'ai jamais, seul, rapport à un objet. Mon attention, ma perception, ma connaissance sont plongées dans un ensemble social et culturel. Une théorie du connaître où le sujet, monade, a relation à un objet, passif ou actif, est une utopie vaine. L'objet se constitue dans et par les relations du groupe. Enjeu, pour le combat de concurrence, fétiche, pour la gloriole et la prosternation, marchandise, pour l'échange commercial, il est objet, plus rarement. Le sujet de l'objet, toujours, est multiple.

Le collectif, inversement, ne parvient pas à se former, sans que circule en lui cet élément que j'ai nommé quasi-objet, la balle dans l'équipe, le calumet de la paix parmi les ennemis parvenus enfin à l'accord, le verre commun au festin où l'on boit, à la cène unanime, la petite monnaie au marché. Il faut cette circulation pour que le multiple, distribué, se fasse collectif. Ce n'est pas un contrat qui le constitue, nous ne savons pas où il se trouve écrit, ce n'est pas une volonté, nous n'en trouvons jamais le sujet, c'est un jeton qui court de corps en corps, tout simplement.

Il n'y a pas d'objet sans collectif, il n'y a pas de collectif humain sans objet. Rome construit l'objet.

Les relations au sein du groupe constituent leur objet, l'objet courant dans une multiplicité construit les relations et constitue le groupe. Ces deux activités, complémentaires, sont contemporaines. En même temps, le quasi-objet se transforme en objet, le multiple épars devient groupe. Le quasi-objet, indéterminé encore, est joker.

Ces deux ouvrages fondent la théorie de la connaissance et la sociologie. La construction progressive de l'objet, par indice variable, rend compte de la naissance de la connaissance et de celle du collectif, rend compte de leur évolution connexe. L'objet, traceur lumineux des relations qui s'établissent dans la boîte noire du collectif, les fixe, les rend stables, d'instables et fluctuantes qu'elles étaient, il date, par ses avatars, l'état du savoir. Et l'âge du groupe, l'âge de ses travaux.

Peut-être suffit-il d'observer cet objet.

Peut-être l'histoire est-elle son temps.

Je n'aurais jamais entrepris d'écrire ce livre sans l'intuition qui l'inaugure et l'enveloppe. Athènes et Jérusalem, baignées dans l'illumination de la géométrie et du temps, sont toutes deux du côté du sujet, du sujet de la

connaissance. Elles permettent de comprendre, dans l'équilibre ou dans le mouvement, elles sont blanches, elles sont d'ailleurs, elles ne sont pas sur l'Acropole ni au pied du mur des Lamentations. Rome n'explique ni n'éclaire, aucune lumière ne sort de sa pierre. Elle est noire, elle est du côté de l'objet. Elle est objet. Elle est ici, sur la rive du Tibre, enterrée tout entière dans Rome, sous les murs de ses fondations. Elle construit l'objet sans l'illuminer ni le faire comprendre. C'est pourquoi elle passe pour privée d'esprit. La cité, pour elle, est chose, la chose publique. Elle fonde, têtue, sourde, muette, aveugle.

Il ne suffit pas de comprendre, il ne suffit pas d'être ensemble dans le temps, il faut, de plus, un objet, pour que ces deux opérations s'exercent.

Il faut toute la Méditerranée, d'un coup, afin que nous soyons. Il nous faut le signe et la pierre. Et cet objet honteux dans le pli noir des toges. Cet objet fou, cet objet de fou.

Quelque chose, n'importe quoi, se met à circuler dans le multiple, voici, déjà, l'objet. Quasi-objet ou pré-objet. La mort de Romulus le fait voir. Les Pères dissimulent un morceau de la chair royale au pli noir de leur vêtement. Ici est enterré le roi, ici est enveloppé, caché, un morceau du roi. Les Pères inventaient, en ce temps-là, inauguraient, à l'origine, ce quasi-objet honteux, à peine échangeable. Chacun en a sa part, et tous l'ont en entier. Par la suite, dans le rite, à la fête qui répète ce jour-là, les servantes se jettent des pierres, et chacun, à l'envi, appelle chacun de son nom. La chair, fragment du corps, la pierre, fragment du monde, et le nom, fragment de la langue, volent des uns aux autres. Les pierres sont visibles et les noms sont audibles, mais la chair est cachée, enterrée dans le pli. Plutarque : on dit aussi que le corps d'Alcmène disparut, comme on la portait en terre, et qu'on ne trouva plus, dans son lit, qu'une pierre. Les pierres sont les os de ma mère la terre. La chair circule à peine entre les Pères, les pierres volent entre les servantes, les noms passent dans le peuple en débandade. Les états de l'objet, chair vivante, pierre inerte, signe, font voir comme une transsubstantiation.

Oui, la fondation n'est pas loin. En philosophie, tels pères m'ont appris que la fondation est dans le sujet, dans le sujet transcendantal. Et les fils de ces pères-là ont mis la langue à sa place. La fondation a reculé dans le langage.

Tite-Live fait comprendre par exemple, en la geste de Coriolan, que ceux qui prennent les villes ne sont pas forcément ceux qui prennent leur nom. Celui qui prend la ville ne fonde pas la ville, encore moins celui qui prend son nom. Et celui qui fonde la ville et qui donne son nom à la ville vole ce fondement à la population. Il est alors découpé en morceaux par ses pairs, et ce partage abominable et cet échange noir et cette dissimulation fondent enfin le groupe.

Le sujet, à lui seul, n'est pas au fondement de la connaissance, et le transcendantal n'est pas en lui. La connaissance n'est rien sans un collectif qui la fonde. Le collectif n'est rien sans la circulation du quasi-objet. Cette circulation est dissimulée, le quasi-objet lui-même est caché. La connaissance est fondée dans des pratiques collectives que le collectif méconnaît. On peut appeler religion, peut-être, l'ensemble noir et blanc de la méconnaissance et de la connaissance. Les vestales ont enterré une jarre blanche ouverte à côté d'une jarre noire close. Le peuple fuyait ce jour-là aussi, ce jour de colère.

Il était une fois un sous-ensemble flou, le bois d'asile ; dans son ombre propice, la violence fait trêve, on y trouve des loups et des louves. Des bandits et des putains, voilà tout ce qu'étaient nos pères et nos mères. Il n'est pas très important que la chose ait eu lieu en un temps, vraiment. Il ne s'agit pas d'écrire l'histoire au sens usuel. Il s'agit de voir se former un ensemble. Il a dû se former un jour, jadis, autrefois, mais il se forme encore sous nos yeux, aujourd'hui, là ou ici, il s'agit d'observer comment cela se fait. La violence fait trêve dans l'ombre du bois, dans l'ombre du savoir, voilà une image de méconnaissance, voilà une boîte noire. Les images de violence s'accompagnent toujours de clôture sombre. C'était la nuit, et c'était sous l'orage, et la nuée couvrait l'événement. Même mystère au bois d'asile, noir.

Quand la clarté revient, une transformation a eu lieu. Romulus n'est plus là, le loup est devenu dieu, apothéose. Les Pères cachent un morceau du roi dans leur robe. Qu'est-ce que cet objet ?

Il ne peut exister de collectif humain sans objet. Il n'y a pas d'objet sans collectif, il n'y a pas de collectif sans objet. L'animal politique est une fiction. Le groupe flotte follement, il ne se fixe un peu de temps qu'au moyen d'un objet. La proposition est, sans doute, généralisable : plus les animaux vivent en collectivité, plus ils sont forcés de construire des choses, en dehors de leur corps, en dehors de leur groupe. Celles-ci ne sont pas les buts de leur collectif, elles en sont les conditions.

L'objet fut, proprement, le génie de Rome. Corneille construit cet objet, d'un corps décapité, dans *la Mort de Pompée*. Tite-Live et Plutarque le construisent lentement, sans le voir, à mesure que Rome se fonde.

Les femmes et le peuple, ce jour de commémoration, se jetaient à la tête des voix, des noms, des pierres. Les pierres seraient-elles les os ou les morceaux de leur père sans sépulture ?

J'ai appelé quasi-objet ce qui circule dans un groupe et qui le constitue par sa circulation. Il est parfois caché, c'est le cas du furet. Il passe. C'est le cas des parts du corps royal, de l'*imperium*, ou de l'empire. On ne sait pas qui le détient, car il le cache, tous cependant sont soupçonnés le détenir. C'est ce passage et ce soupçon qui constituent le nous, et non l'addition des Pères, des joueurs présents, leur ensemble tel quel. Le quasi-objet, cette part, est l'être de leur relation. Quand il est découvert, le détenteur devient une singularité de l'ensemble. Il n'en est qu'une part et il détient l'essence du relationnel, il n'en est qu'une part et il détient le tout. Il tient en main, au sens exact, l'empire. Le quasi-objet résout le problème de la totalité sans addition : non, ce n'est pas leur somme qui produit le Sénat ou l'ensemble des Pères. C'est la trace de sang au revers de leur toge. Le corps du roi passe, partie après partie, passe de pli noir en pli noir, il trace des parcours dans la boîte noire. Il est un élément traçant, il fait voir le réseau des relations inobservables dans la boîte. Or, celui qui est découvert voit ou peut voir tous ses quasi-jumeaux fondre sur lui pour l'accuser ou le lyncher, il sera donc jeté sous eux, sujet, César, César au Sénat, sous les Pères conjurés. Le quasi-objet, part totalisatrice, ou élément traçant, est un intégrateur. Il peut varier de forme, de nature ou de circulation, alors varie le groupe, avec sa variation. Mais, en tout cas, il est la condition primaire qui fait naître une forme élémentaire de société.

Cette condition n'est pas à chercher dans un contrat qui précède l'histoire. Elle n'est pas dans un concept abstrait ni dans une volonté générale

dont on n'a jamais su de qui elle était volenté. Elle n'est pas dans une idée ni dans une personne, dans un être ni dans un sujet, dans un écrit ni dans un état préalables. Elle est dans un objet. Le nuage ni le tonnerre n'ont leur loi dans la tête ni dans le cœur d'un sujet Jupiter, fût-il Dieu transcendant ou Nature métaphysique. Leur loi est dans les relations d'une charge. Il n'en va pas différemment ici, sauf qu'il ne s'agit ni des mêmes lois, ni des mêmes objets. Ce quasi-objet-là est un marqueur de relations, sans lui les relations s'évanouissent et se perdent. Elles flottent dans l'immédiat. Le quasi-objet stabilise le temps. Pendant qu'il passe, le réseau est assez stable. Il est le premier objet de l'histoire.

Il est la condition, la fondation du groupe. Comme le dépôt de son premier temps.

Il est la condition, la fondation de Rome. Comme la part impartitive de l'empire. Il est un membre épars du corps de Romulus. Analyse et synthèse, dispersion et centralisation. L'objet ici cristallise une énergie, résume une dynamique, celle qui disperse les parts et qui les assemble, la même qui faisait fuir le peuple et qui, par cette fuite, construisait les rencontres, orage et fracas, retour à la lumière, tranquille et sereine, pierres et voix.

Les Pères, dans leur robe, dissimulent, du corps déchiqueté, une part. Qui choisit la meilleure part, qui choisit la pire, cette question n'a pas de sens. Chaque part, répugnante, est grossière, est informe, chaque partie est non ensevelie : *pars incondita*. Chaque partie est cachée : *abscondita*, dans le pli du manteau.

Comme nous relatons la fondation de Rome, *ab urbe condita*, il faut recommencer.

Rien n'a beaucoup changé depuis la mort de Romulus. Historiens ou interprètes, moi sans doute indigne et lointain conscrit, sommes autour du texte, celui de Tite-Live ou de Plutarque, autour de ce qu'il en reste ou des derniers fragments, autour du *corpus* ancien ou récent. Autres pères pour un autre corps. Celui qui va de Mommsen à Corneille, de Shakespeare à Denys, et de l'annalistique aux fastes. L'immense corps logiciel de la ville. L'analyse fait rage, la critique et l'hypercritique, la querelle occupent le terrain, c'est la nouvelle guerre de tous contre tous. Chacun en prend sa part et répute infondée, informe et grossière, la part de tous les autres. L'histoire a pris la place de l'empire. Nous avons changé tout cela, et nous sommes passés du matériel au logiciel. Nous ne prenons plus de villes, nous ne prenons plus que des noms. Mais la règle meurtrière s'est quand même maintenue. Le but est de marquer son nom et d'effacer celui des autres. Du meurtre par fer les mœurs ont passé au meurtre par verbe. Le passage de la chose au signe ne change rien fondamentalement. Nous sommes tous des Coriolan : prendre la ville en prenant son nom. Et nous n'entendons pas les lamentations des femmes. Les historiens s'agitent, sous l'orage, autour du *corpus* romain.

Lamentation. Pourquoi faut-il déchiqueter encore les corps, pourquoi faut-il déchirer le corpus? Pourquoi faut-il toujours détruire les objets de la connaissance ?

Réponse : pour fonder. Il faut enterrer Silvia, lyncher Remus, dépecer Romulus pour fonder la ville. C'est ainsi que fut fondée Rome. C'est ainsi. C'est ainsi que se fonde la connaissance. C'est ainsi que se fondent les institutions de la connaissance. L'accord du collectif savant est isomorphe à

l'analyse en fragments du corpus. Chaque savant a dans sa robe un morceau du connu, sa discipline. Il règne en son département d'empire. Il règne en sa raison. C'est ainsi que fut fondée Rome. Soit. C'est ainsi que se fonde l'institution de connaissance. Soit. C'est ainsi que se fonde le collectif, et quel qu'il soit, urbain, académique, etc. C'est le vrai conflit des facultés.

Lamentation : à quoi bon chercher à savoir cela ? pourquoi ouvrir la boîte noire ? pourquoi déplier l'ourlet de la toge ?

Réponse : pour fonder. Nous savons, désormais, fonder. Nous pouvons fonder une nouvelle ville, un nouveau savoir, une nouvelle histoire. Le voulons-nous, voulons-nous à nouveau découper, analyser, déchiqueter le corps du roi ?

Que voulons-nous fonder, quelle ville fonder? c'est la seule question. A quoi bon toute la philosophie et toute l'histoire, à quoi bon des vies de travail par des petits levers d'aurore sans une réponse à cette question ?

La réponse est claire et simple. Nous ne supportons plus la thanatocratie, ni ses actes, ni ses discours, ni la culture qu'elle induit. Les haines qu'elle fait courir, querelles, polémiques, partages, pouvoirs, se ressemblent. La culture fondée sur la mort ne revient qu'à la mort, répétitivement. La connaissance fondée sur le meurtre revient au meurtre multiplié par le savoir. La multiplication fut assez forte récemment pour absorber tout l'existant. Nous en sommes aujourd'hui au point de non-retour. Nous sommes revenus aux temps de fondation, écrasés par les thanatocraties, d'irraison et de raison. Nous voulons éviter une nouvelle répétition de l'identique geste ancestral. Il reste à fonder, ville, science ou connaissance, qui ne soient plus fondées, comme les nôtres, sur la mort et la destruction.

Nous n'avons plus que ce travail, hors les répétitions mornes d'histoire.

Romulus disparaît, parmi l'orage, au milieu de la foule en fuite, Romulus fut analysé par les Pères. Il avait tué, dit-on, son jumeau. A-t-il vraiment commis ce meurtre ?

C'était le jour de l'inauguration. Remus, sur l'Aventin, obtint le premier six vautours comme augure. Aussitôt, Romulus sur le Palatin en observa douze, le double. Et ils étaient tous deux premiers, l'un par le temps, l'autre par le nombre. Chacun donc fut proclamé roi par son groupe de pression. Dispute alors, querelle, colère exaspérée, cela finit en lutte meurtrière. Là, dans la foule, Remus tomba mort, sous les coups. *Ibi in turba ictus Remus cecidit*. Au milieu de la foule, au milieu de la tourbe, dans le tourbillon de la noise. Dans la couronne un peu plus dense autour de quoi la foule fuit. La tradition la plus courante cependant le fait assassiner par son jumeau après qu'il eut franchi d'un saut les murailles nouvelles de Rome. Les deux récits sont contradictoires parce qu'ils disent que deux choses différentes se sont passées pour les mêmes personnes, en même temps, sous le même rapport. Les deux récits, l'a-t-on bien observé, sont deux jumeaux qui s'entre-tuent. Ou le meurtre entre frères a eu lieu, ou le lynchage par la foule, il n'y a pas de tierce voie. Il suffit de penser cette simultanéité. Il suffit de la penser comme élément supplémentaire de gémellité. Il suffit de la décaler, un peu. La haine entre frères va jusqu'à l'assassinat. Or cette haine entre jumeaux croît comme lierre dans le groupe, il va vers l'extinction et il n'y a de fondation que si, arrêtant l'égorgeage réciproque, la foule se tourne contre l'un d'entre eux. La leçon de René Girard, le schéma qu'il a proposé rendent compatibles ces deux récits

contradictoires, ils les rendent même complémentaires. La lutte entre jumeaux est un opérateur, la mort au milieu de la tourbe est un point d'articulation. La première est motrice d'un temps, et la seconde est fin d'un temps et le début d'un autre. D'où le repère pour la fondation.

Comment Rome fut-elle fondée par la famille fondatrice ? Romulus disparaît au milieu des Pères, Remus tombe sous les coups au milieu de la tourbe. Les jumeaux sont tués d'une mort gémellaire. Une double tradition est là pour le cacher. L'un a sauté le mur, et l'autre a disparu du trône, sous l'orage.

Comment Rome fut-elle fondée par la famille fondatrice ? Rhea Silvia, vestale, mère, fut enchaînée d'avoir été violée, elle fut jetée en prison. Quelles chaînes, quelle prison ? Les vestales violées sont enterrées vivantes à la porte Colline. Tout le peuple se lève en silence et entoure l'action au milieu d'une horrible tristesse. En ce lugubre jour, la vestale voilée, maintenue avec des courroies, cachée dans sa litière, descend, aveugle et sourde, en sa petite chambre souterraine, où l'attendent du lait, un peu d'eau dans un vase, de l'huile. Tout le monde se tait, personne ne peut voir, elle n'entend ni voit. On ferme avec de la terre. La terre noire, boîte noire, est désormais aveugle et sourde à toutes les douleurs. Quelle prison? Le tombeau même. Quelles chaînes? Toutes celles qui peuvent cacher ce qui vient d'être fait. Rhea Silvia vient de disparaître au milieu du peuple. Sans Plutarque, sans la description des rites qu'il dit imposés par Numa, nous n'aurions jamais su le destin de Rhea Silvia. L'histoire dit pudiquement la chaîne et la prison. Et puis se tait. Se tait sur le lynchage rituel. Se tait sur le parallèle possible avec la mort de Tarpeia. Rhea Silvia disparaît de l'histoire et du texte, disparaît sa disparition. J'ai lu, sur Tarpeia, des livres savants qui expliquent tout d'elle sauf sa lapidation et sa disparition sous les boucliers : ils font disparaître sa disparition.

Comment Rome fut-elle fondée par la famille fondatrice? La mère disparue, Romulus dépecé, Remus tombé sous les coups de la foule, toute la famille est lynchée. La mère criminelle, vestale violée, le frère criminel d'avoir tué son frère, le jumeau criminel d'avoir outrepassé les bords.

Comment Rome fut-elle fondée par la famille fondatrice ? Avant que Remus ne tombe, avant que les jumeaux et que leur groupe ne se battent, le récit de Tite-Live usite le verbe fonder à trois reprises et à diverses variétés de futur. La fondation est imminente. Remus mort, le verbe revient, au passé cette fois, et la ville est fondée. Or le texte entre deux raconte l'inauguration, les deux vols de dix-huit vautours, vus de l'Aventin et du Palatin, la lutte et l'assassinat dans les deux traditions jumelles, dont l'une, répandue, l'a emporté sur l'autre, il le fallait bien. A l'élimination matérielle des corps, répond l'expulsion logicielle des textes. La fondation est la mort même après la lutte à mort. Alors Rome fut nommée du nom du fondateur. Lequel? Le nom de Rome est de Remus, ou de Romulus, indifféremment, tout recommence, lutte à mort dans le signe, et rien n'est dénoué. Le fondateur fut-il l'assassin, le fondateur fut-il l'assassiné ? La réponse à cette question peut être élégante, elle dit le rapport mortel de l'assassin et de l'assassiné.

Romulus, devenu roi, s'associe à Titus Tatius, roi des Sabins, et l'élimine. Rome ne cesse d'être fondée. Tullus, vainqueur d'Albe, s'associe au dictateur d'Albe, Mettius, et il l'élimine. Comment ces jumeaux-là furent-ils éliminés?

Le roi Titus Tatius partageait donc l'empire (combien, nous le savons enfin, cette proposition est difficile à dire, comme la chose est difficile à faire) avec Romulus, roi de Rome, comme les Sabines partageaient le lit des Romains, lorsqu'il eut maille à partir avec les Laurentes. Une affaire assez dure où ses propres parents maltraitèrent les légats des Laurentes. Ceux-ci protestèrent, en vertu du droit des gens, Tatius fit le sourd et n'entendit que la voix du sang, il n'écouta que les siens. Deux groupes sont en présence encore. Le schéma, impitoyablement, recommence. Un jour, donc, Tatius se rendit à la ville de Lavinium, capitale des Laurentes, pour célébrer un sacrifice solennel. Il se fit un concours, *concursu facto*, comme un rassemblement, un soulèvement, et voici qu'il tomba mort. Assassiné. Le concours est la course de la masse vers un point. Ici vers le lieu où se trouve Tatius. Il ne savait pas qu'à la ville de Lavinium, ce jour de fête-là, ce qui l'attendait, solennellement, était son propre sacrifice.

Le roi d'Albe est lié au milieu des chevaux ; anxieux, il est tendu entre huit chevaux ; le roi de Rome ordonne qu'on les fouette. Tirent, marchent, courent les bêtes ; le roi d'Albe est traîné par deux fois quatre chevaux ; sa chair est déchirée par les chevaux. Le roi de Rome a distrait les membres du dictateur d'Albe.

On ne partage pas l'empire avec Tullus.

Nul ne peut être l'hôte d'Hostilius.

Les sénateurs sont autour du roi Romulus. Les Laurentes autour du sacrificateur. Les chevaux alentour du dictateur d'Albe. Les sénateurs-chevaux. On dira : l'ordre équestre.

Les trois Curiaces sont autour du jeune Horace : qu'il mourût ! Toujours la même circonstance. Etoile, couronne, le schéma ne se dément pas.

La fondation de Rome, ponctuelle, locale, est cette lutte de jumeaux achevée par un meurtre. Le nom de Rome même fait voir qu'il est indifférent de savoir qui fut l'assassin et qui fut la victime. Il n'est presque jamais intéressant de savoir ces choses, ces choses que tout le monde cherche tant que tout l'intérêt du monde semble se réfugier dans ce mystère. Romus tue Remulus, pourquoi non ? Ou ce meurtre a lieu, à égale culpabilité, ou a lieu le lynchage. Toute la famille fondatrice passe là et par là.

Une fois définie la fondation de Rome, il faut définir le chemin le long duquel, précisément, elle ne cesse d'avoir lieu. Ce chemin définit un temps, le temps primaire de l'histoire : constitution d'un collectif, de sa forme élémentaire, constitution et désagrégation. Remus, peut-être, ou Rhea Silvia commencent, Romulus recommence, et Titus Tatius, et l'écartelé, mais aussi Tarpeia, mais encore le jeune Horace (dont le lynchage évité, dont le sacrifice retourné marquent le passage à l'état judiciaire, fondent l'institution des tribunaux), et cela ne s'arrête pas jusqu'à Jules, Jules dans sa toge au milieu des sénateurs, César premier des Césars, et ceci ne s'arrête pas jusqu'à ce jour même. L'assassinat du dernier roi de Rome au milieu du concours populaire, parmi voix et prières, dans une couronne dense de gardiens, date d'hier matin.

Ce chemin est celui de l'*histoire fondamentale*, de l'histoire définie par la série des fondations. La foule se forme en couronne, la foule se défait, le peuple fuit, la foule se reforme. Le multiple fait voir son battement fondamental. Pulsation profonde, au sein de sa boîte noire, de la ville et du peuple de Rome, accords et désaccords des Romains, comme on a dit leur

grandeur et leur décadence. Non point la lutte des ordres, décrite par l'histoire à un autre niveau, mais le battement secret de la multiplicité. Les meurtres fondateurs, par éponymes d'assassins, de victimes, le scandent. Il y en a, dans les débuts, comme un point d'accumulation ; ou plutôt le lieu dense où les assassinats se multiplient est le départ lui-même, la fondation, le commencement. Par la suite, ils se desserrent, ils se font moins fréquents, ou plutôt ce desserrement est la suite même, c'est-à-dire l'histoire ou le temps fondamentaux. Le collectif est plus solide, il est plus sûr de lui, les institutions dures, les objets ont pris le relais. La crise est le moment où une multiplicité n'a plus confiance en ses objets. Elle change, elle va changer les quasi-objets, les objets, qui font ses relations sociales. La crise est de transsubstantiation objective. Voilà le temps fondamental, il court de meurtre fondateur en meurtre fondateur.

Chacun impose une discontinuité, une coupure. Inversement la coupure est barbare et toute théorie qui en fait voir est une théorie du sacré. Non de la science, mais du sacré.

Or ces coupures sont toutes les mêmes, d'une morne répétitivité. Etre tué, tuer, dépecer, lapider. On comprend que l'instinct de mort soit l'itération, et inversement. Le temps fondamental de l'histoire est marqué par la mort. Il paraît discontinu, mais il n'est que le temps de l'Eternel Retour. Il revient ou sur soi ou sur la même forme d'origine à des intervalles pressés, comme affolés, ou larges et patients. On dirait que se cache là le moteur immobile du temps.

Ce pour quoi nous y voyons clair : nous y sommes revenus. La thanatocratie s'installe aux voisinages du retour à la fondation. Nous l'avons retrouvée. Nous y sommes. La multiplicité qui tremble, défaite, à faire, est maintenant le collectif mondial, universel, victime possible du nouveau quasi-objet mortel, la bombe. Il tenait assemblée au milieu de la plaine quand soudain éclata un orage accompagné de violents coups de tonnerre. Un nuage épais nous enveloppa...

De l'empire, encore un coup, et voyez comment, dès le début, régionale-ment, il se forme. Tarquin, à l'assemblée des principaux Latins, arrive, Superbe, avec un long jour de retard. Impatients, les petits roitelets récriminent, ils s'emportent contre lui. Turnus d'Aricie est à la tête de la colère, il tonne contre le Superbe, le féroce, l'arrogant. Le roi de Rome, venu, est au centre, il est bouc émissaire. Voyez cette place vide, vide par le retard, par l'absence du roi. Tarquin arrive, Turnus quitte l'assemblée. Voyez maintenant la substitution. Tarquin prend la place de Turnus, Turnus prend la place de Tarquin, le premier dans l'assemblée, le second comme objet absent de la haine. Tel complot fomenté à point, une masse d'épées déposées, de nuit, furtivement, au domicile du prince d'Aricie, et l'ire collective change brusquement de tête, de chef, de sujet. L'opération est si claire et simple qu'elle en devient presque abstraite. Tullus, en danger, au milieu de la foule, fait se battre Horace et reste roi. La victime est un substitut : Tarquin ou Turnus et vice versa. Turnus est un vice-Tarquin ou il est son vicaire. Tous ces mots sont équivalents : ils sont substituables, la vérité demeurant sauve.

Le vicaire subit un supplice terrible dont l'historien affirme qu'il est sans précédent ou d'un genre nouveau. Il l'avait déjà dit de l'écartèlement du dictateur d'Albe. Preuve qu'il ne voit pas la longue suite morne dont ces assassinats ne sont que des chaînons répétitifs. Turnus est précipité dans

la source Férentine, tous jettent sur lui une claie chargée de pierres. Si ce n'est pas le début, c'est assurément le schéma de l'empire. Le corps de Tarpeia est sous les boucliers recouverts de pierres précieuses. Le corps de Turnus est sous la claie d'osier dont l'entrelacement se cache sous des cailloux épars. Chaque prince latin a-t-il porté sa pierre à l'édifice? A l'édifice défait, défait en fragments, sous lequel un tissu tient, sous lequel un cadavre se cache? La claie intermédiaire entre corps et pierres est une bonne figure des liens sociaux alors tissés. Et les pierres éparses disent que le roi d'Archie, sous les acclamations, a bénéficié des suffrages. Organigramme clair de l'empire.

Ab urbe condita. J'admire le titre de Tite-Live, je désire ne pas le traduire. Ce qui est ici dit est la fondation de la ville, et désigne le livre qui suit la fondation. Or la ville n'est jamais complètement fondée, la chose n'est jamais assurée. Il en est de même pour nous, je veux dire pour le savoir. Toute chose ici dite y est dite à distance de la ville fondée, toute chose n'a d'existence que par cette distance, par la longueur de cet éloignement. L'essentiel est le ab, ou le de, qui sont, en fait, un à partir de. Point de référence, point de départ, lieu d'éclatement. L'explosion en parties au marais de la Chèvre indique un départ en tous sens. Nouveau géométral des directions possibles.

A mesure d'écart mesuré sur un sens, le long d'une direction, la ville paraît se perdre, comme si la fondation se faisait trop lointaine. Alors elle y revient. Relatez une suite d'événements, suivez lentement sa consécution, voyez comment, partie de la fondation, elle s'en écarte, et comment, tout à coup, elle y ramène en un instant. Je ne sais pas ce qu'il en est vraiment de l'histoire, ni réelle ni racontée, mais je sais, mais je vois qu'elle a un point fixe et qu'elle s'en éloigne pour y revenir. Non, il n'y a pas une fondation de la ville, un acte réel, rituel, historique, un mythe ou une représentation, un rêve, une imagination, il n'y a pas eu cette chose unique et définitive à partir d'où une histoire, un temps long, déroule son cours, comme s'il y avait une source et un flux, comme s'il existait une marque et, à partir de son unicité, un comput. Non, je vois un équilibre, un état stable, cette invariance est la fondation. La ville-Etat est là en son assiette. Cela dit ou cela posé, comme thèse, le temps, l'histoire, les circonstances font écart autour de cette position. Tite-Live mesure la distance à la fondation : aussi loin qu'on paraisse être d'elle, l'histoire, racontée ou réelle, ne la perd pas de vue. Distance de l'instance à la circonstance.

Tite-Live invite par son titre à mesurer la distance ou l'écart et à évaluer un éloignement lent. Sur ce chemin, alors, une chute brusque l'arrête et précipite tout vers l'état d'équilibre, tout revient, on dirait naturellement, des environnements de ladite circonstance aux instances de la fondation, de la distance prise à cet état zéro où la distance est nulle. Rome ne cesse pas de se fonder, son histoire ou son temps est simplement ce qui se passe entre deux occurrences du geste fondateur. Voici qu'elle s'en dégage, monte, s'élève par rapport à l'assiette, parfois longtemps, elle y tombe, elle y retombe. Rome commence. Même quand elle devient la ville d'Auguste, elle est toujours la ville des augures, Rome est la ville des commencements. Le commencement que nous connaissons est simplement le temps où s'accumulent beaucoup de commencements.

Je vois mille festons autour de cette position, mille écarts capricieux alentour de la thèse, ou plutôt et précisément à partir de la thèse, festons, écarts irréguliers, très courts, moyens, foudroyants de brièveté ou médiocrement longs, parfois interminables, étoile scintillante à rayons morts aussitôt que parus, à lumière chatoyante jusqu'à un temps d'adolescence, perçant aussi des distances immenses, munie d'un centre noir puissamment attractif, où le commencement s'involue et reprend, indéfiniment, munie d'un pôle profond, celui de la fondation. Rome commence encore et se fonde, à son commencement elle se fondait souvent. Petits écarts à peine visibles, faibles rayons, festons

étroits. Son temps propre est ce faux rythme, où le bref avoisine le long, où l'immense est à côté de l'avorté. Ce temps est assez proche de celui de la vie, près de celui de la genèse, il est étonnant qu'on l'ait confondu longtemps avec l'éternité.

Rome quitte rarement le temps du commencement, elle dure d'y revenir.

La redondance ensemencée sur le multiple est le retour aux fondations.

Je vois ici pour la première fois et le plus clairement du monde le premier lien du temps à retour éternel au temps unicursal, monodrome, irréversible, linéaire, usuel de l'histoire.

Rome entre en histoire, du moins nous le croyons. Je veux dire : si nous sommes en histoire, et nous le croyons, Rome doit y être aussi, car nous y sommes entrés grâce à elle, aussi, en ces temps. Or Rome est engluée dans le sacré. Elle a les pieds liés dans les lacets du sacré. Ses efforts pour s'en dégager, aveugle, sont visibles, elle y est ramenée inexorablement. Drogée, ivre de violence, elle ne peut pas échapper au sacré. Le retour éternel est exactement le retour du sacré, le retour de l'oublié, de l'enterré, le retour à la lumière de la tête au visage intègre, en haut du Capitole. Qui a pu ensevelir qui, mort ou vivant, sur ce tertre, dans cette colline ? Le retour du fondé, le retour foudroyant au geste abominable de la fondation. Le sacré sort de la boîte noire et il rappelle, alors que Rome, comme Hercule, a le dos tourné. Ils fuient, tremblants, ce lieu peu sûr, et le baryton insensé des bœufs les rappelle. La ville alors retourne, aveugle, folle, à la caverne, à l'ancre, ou à la grotte de Numa. Elle tombe dans la fosse de la fondation, Rome a toujours un pied dans ce tombeau, et elle y retombe. Retour. Elle en sort par la source abondante et pérenne. Voici : le faux rythme de son temps, l'irrégularité des bras lumineux autour de l'étoile viennent de la composition du temps irréversible du verseau, source, Tibre, Albula, compte-temps sans retour, avec le temps monotone, répétitif, légal du sacré. Que le linéaire l'entraîne et le feston se fait long, que le retour s'impose à son tour et le rayon est court. Le temps de l'invention se compose avec le temps de la répétition. Le temps des nouveautés se compose avec les retours de la redondance sacrée. Non, le négatif ne produit aucun travail, aucun déplacement, au contraire, il annule tout déplacement par le retour à zéro, par le retour éternel à l'acte de fonder. Tuer n'est que monotone, et cette loi ne produit rien. Le travail du négatif est un travail nul, il s'annule au point de retour, au lieu sacré de la fondation. Le travail réel ne vient que de l'écart à cette position, de la distance à ce retour, aux déséquilibres fragiles alentour de la thèse, de l'éloignement par rapport à la fondation, par rapport à l'inexorable invariance du sacré, à information nulle. Tite-Live tient ensemble, dans le creux de la main, et dès l'origine, la question de la fondation, celle du négatif, celle du retour, celle du sacré. Un petit mot les résout : Ab. Il n'y a d'histoire qu'à s'arracher de là. Rome le peut, Rome ne le peut pas. D'où ses battements sans règle autour de la thèse. Ab urbe condita. Insecte qui se débat follement, fiché, autour d'une épine. La culture est, tout simplement, l'écart à cette fondation, barbare.

Sommes-nous si sûrs d'être si lointains de ce centre, puits, trou noir, que nous n'y sommes jamais pris ? Nous sommes, tout au contraire, assurés du contraire. Atroces revenants qu'on appelle parfois raison ou travail de l'histoire, la fondation et ses gestes barbares ne cessent de se répéter, sacrés. Peut-on imaginer un écart définitif et sans retour ? Peut-on concevoir que commence la culture ? Elle a peut-être commencé, sans que nous le sachions. Nous avons ouï une explosion en parties, universelle, et tout notre travail est d'éviter son retour...